
Les trois vies d'Émile Chardome, aventurier sans aventures

Jan Rubes

**Édition électronique**URL : <http://textyles.revues.org/1959>

DOI : 10.4000/textyles.1959

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 107-119

ISBN : 2-87277-008-8

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est offert par
Bibliothèque royale de Belgique –
Koninklijke Bibliotheek van België

**Référence électronique**

Jan Rubes, « Les trois vies d'Émile Chardome, aventurier sans aventures », *Textyles* [En ligne], 12 | 1995, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 16 juin 2017. URL : <http://textyles.revues.org/1959> ; DOI : 10.4000/textyles.1959

LES TROIS VIES D'ÉMILE CHARDOME,
AVENTURIER SANS AVENTURES

Jan RUBES - Archives et Musée de la Littérature

ON A BEAU CHERCHER DANS LES DICTIONNAIRES, anthologies ou histoires des lettres belges, le nom d'Émile Chardome n'y figure pas. Absent de la *Bibliographie des auteurs français de Belgique*, absent du *Dictionnaire des Belges*, absent des *Écrivains belges contemporains* de Camille Hanlet, du «Charlier-Hanse», du *Dictionnaire des œuvres* paru récemment chez Duculot...

Cela n'a, il est vrai, rien de surprenant : Émile Chardome n'a laissé, à sa mort en 1954, qu'un recueil de poésie ¹, une histoire du collège de Carlsbourg ², quelques articles publiés dans des journaux ou revues, quelques traductions et poèmes inédits. En somme, un poète du dimanche, comme la Belgique en a connu plus d'un, et dont le souvenir est à laisser entre les mains des amateurs de l'histoire culturelle ardennaise. Ils s'honoreront d'ajouter qu'il a été membre de l'Académie luxembourgeoise, présidée à l'époque par le baron Pierre Nothomb ; que ce dernier signala son décès dans *L'Avenir du Luxembourg* ³ et inaugura, en août 1963, une plaque commémorative sur la maison de Grune, où Émile Chardome avait vécu pendant la guerre.

Tout cela contraste avec l'admiration et les exclamations enthousiastes dont Chardome fut comblé par quelques critiques et amis : pour Auguste Frérotte, «des poèmes de cette envergure et de cette perfection devraient occuper une place de choix dans les bibliothèques et surtout dans les anthologies. La rime vieillissait, le poète a rajeuni la rime. C'est autrement difficile et méritoire que de la supprimer. La poésie semblait à bout de souffle, le poète lui a donné une vigueur nouvelle. La vie et l'art d'Émile Chardome sont un haut exemple pour les jeunes générations»⁴. Pour un autre, Gaston Robert, «trouverait-on, dans toute la dérisoire production de nos post-surréalistes, une seule page qui vaille, pour la noblesse formelle et la grandeur du thème, le poème qui porte (moralement) en épigraphe le *Tu Marcellus eris...* de Virgile ? Ou qui soit plus grouillant de vie, plus riche de substance que cette magistrale évocation du haut moyen âge qui a nom *Les Mérovingiens* ? Y découvrirait-on plus exquise suite de miniatures que ces *Petites villes françaises* ? Tableau plus coloré que *Les chevaux* ? J'en doute. Nous pouvons donc nous réjouir. Au sein d'une époque exceptionnellement tourmentée, notre pays a trouvé un poète, un vrai. Il était temps : on commen-

¹ *Les Feux du drap d'or*. Préface de Gaston Robert. Éditions Carrefour, 1944, 195 p. (315 exemplaires).

² *Carlsbourg, histoire du Château et du premier Siècle de l'Établissement*. Liège, H. Dessain éditeur, 1946, 198 p., ill (3000 exemplaires).

³ Le 14 avril 1954.

⁴ *À la mémoire d'Émile Chardome. Un Grand Poète méconnu repose au cimetière de Veniers*. Extrait d'un périodique, sans indication de source (AML : ML 7181).

çait à désespérer...»⁵. On trouvera plus tard les mêmes éloges chez son ami biographe, Louis Wilmet, qui a publié, probablement à compte d'auteur, la plaquette *La Vie aventureuse du grand poète belge Émile Chardome, 1879-1954* ⁶, dont la principale ambition, mais largement compromettante, est de faire de Chardome un témoin privilégié de notre temps qui n'aurait pas été assez écouté.

Il ne s'agit pas de rendre justice à ce poète en le tirant de l'oubli. Ni de polémiquer avec ses apologistes. Il ne s'agit pas non plus de montrer les faiblesses de ses poèmes, qui résident précisément là où ses admirateurs prétendent y trouver force et génie. Si Émile Chardome mérite d'être rappelé aujourd'hui à nos mémoires, c'est que l'écrivain et sa vie présentent plus d'intérêt que sa poésie. «Juif errant», comme il aimait à se faire appeler, il a laissé des témoignages intéressants sur les pays dans lesquels il a vécu. Deux années passées au Congo lui révèlent la face cachée de la politique coloniale belge, dont la critique intransigente est exprimée dans sa correspondance. Dans ses écrits inspirés par le Chili, Chardome parle plutôt en historien ou en sociologue. Enfin, c'est en Espagne que se cristalliseront ses opinions politiques : catholique de droite, il soutient ouvertement Franco contre les républicains.

Le Congo

Si des jeunes gens vous demandent votre avis sur l'éventualité de venir au Congo, dites-leur qu'ils aillent plutôt casser des pierres sur la route. Pour réussir ici, il faut être un intrigant et une crapule (Lettre du 25 janvier 1913).

Il y a quelque chose d'émouvant et de tragique dans la volonté de Chardome de s'établir le plus loin possible de son pays natal. Il ne l'aime pas, comme il n'aime pas sa profession d'ingénieur agronome et comme, au fond, il ne s'aime pas non plus. C'est moins la recherche de l'exotisme ou d'une vie plus facile qu'un besoin de fuir qui le pousse à partir en Afrique. Lorsqu'il arrive au Congo, en septembre 1911, en tant qu'attaché à la Direction de l'Agriculture, il a trente-deux ans. Il sait qu'il se trompe de destination, mais c'est le départ qui lui importe. En fait, ce qui l'intéresse, c'est l'Amérique latine, dont il lit la littérature en traduction et en langue originale ⁷ ; un professeur, chez les Frères des Écoles chrétiennes à Carlsbourg, lui en a communiqué la passion, et avec elle, probablement, l'envie d'écrire lui aussi.

En attendant, le Congo le déçoit. Plus exactement, ce sont les Belges qui le déçoivent, par leur politique coloniale, par leur manière de traiter les Noirs, par

⁵ «Émile Chardome, Victor Hugo 1944», dans *Le Nouveau Journal*, 1er mai 1944. On ne peut pas être plus clair dans ce journal de la collaboration avec l'occupant, où s'illustrent des plumes brillantes tels Robert Poulet ou Paul Colin.

⁶ Sans date ni éditeur, 31 p. La plaquette réunit des articles publiés en feuilleton dans *Le Courier* (Verviers) en septembre - octobre 1958.

⁷ Il publie un article, «Poètes mexicains», dans la *Revue Générale* en octobre 1908, pp.1-24. L'article est plus historique que littéraire.

leur prétention et leur médiocrité. Les lettres qu'il envoie à sa famille sont accablantes à cet égard, et l'on comprend que Chardome aspire à s'en aller : «Le matin de mon départ,... je dirai : Adieu colonie mûre pour la ruine, si tu trouves un acheteur !»⁸.

Sans doute est-il trop différent de ses collègues et ne cherche-t-il pas à s'intégrer dans la colonie belge : celle-ci lui rappelle trop le pays qu'il a fui. C'est un homme solitaire et un romantique avec un goût prononcé pour la contemplation de la nature. Les femmes ne l'intéressent pas, la vie mondaine l'ennuie, la carrière des autres dévoile leur ridicule ; bref, à peine arrivé, il rêve déjà de partir. Son seul plaisir est la lecture. Il se fait envoyer des livres et essaie d'entretenir ou d'établir des contacts avec des écrivains en Europe. Ses amis littéraires, à l'époque, sont Pierre Nothomb et l'abbé Moeller qui lui demande des recensions pour *Durendal*. De cette époque date aussi une curieuse correspondance avec François Mauriac, dont Nothomb avait fait connaître les livres à Chardome. Ces lettres ont hélas disparu, et l'on ne peut se faire une idée de leur contenu et de leur teneur que par les notes que Chardome a laissées dans un manuscrit inédit intitulé *Écrivains et revues* : «Peu avant de quitter Boma pour Dakar, le Brésil et l'Amérique australe, j'écrivis un [long et d'ailleurs trop fiévreux]⁹ article enthousiaste et, d'ailleurs, d'un bouillonnement trop jeune, sur les premiers livres de Mauriac, dont "L'adieu à l'adolescence" surtout m'avait enchanté : de ma vie, je n'ai dit adieu à la mienne, et la molle mélodie de ces vers me berce encore. Mauriac lut l'article, en fut ravi, et, chose bizarre, l'attribua [tout] d'abord à l'abbé Moeller, bien que je l'eusse signé de mes nom et prénom. Il sut bientôt qui en était l'auteur, et nous échangeâmes quelques lettres. Avant de m'embarquer à Boma, je lui écrivis, le priant de me répondre à Villa Alegre (Chili) où je me rendais. Ce bond d'Afrique en Amérique ne [laissa] manqua pas de le surprendre. Il me demanda, dans sa réponse, si j'étais consul, comme Claudel ; il m'avouait en même temps compter au nombre de ces Français casaniers [pour qui le voyage est] qui tiennent une excursion en Italie pour la suprême aventure. [La guerre de 1914 devait, pourtant, peu après, le conduire jusqu'à Salonique] Il m'envoya au Chili, avec dédicace, son roman "La Robe prétexte". À mon retour en Europe, il était célèbre. Et il avait voyagé, lui aussi, car les remous de la première guerre mondiale le jetèrent à Salonique. D'ailleurs, je ne l'ai que de très loin suivi des yeux dans son évolution de romancier catholique sans doute mais dont les trop grandes hardiesses ont provoqué dans les milieux catholiques des critiques sévères qu'avec plus de réserve et de prudence il se serait épargnées»¹⁰.

Des telles démarches de sympathie et de rapprochement avec ses semblables, malgré la distance qui le sépare de l'Europe, sont les seuls moments de plaisir qu'il s'est trouvés en dehors d'une promenade en pirogue ou dans la brousse.

⁸ Lettre du 3 mars 1913. Signalons que la correspondance congolaise d'Émile Chardome, déposée aux Archives et Musée de la littérature, a fait l'objet d'un essai analytique par un chercheur africain, Mumbere Nujonso. Cet essai est inédit.

⁹ Les passages entre crochets sont barrés dans le manuscrit.

¹⁰ *Écrivains et Revues*, manus. inédit (AML : ML 7172/24), pp.18-19.

Lorsqu'il se mettra à écrire, après son retour en Belgique, une fiction autobiographique, qu'il dédie à un ami, Maurice Fabry, mais qui restera inachevée, il raconte, par la bouche de son héros, Lionel, le Congo tel qu'il l'a connu et dresse le bilan désastreux de la colonisation. La vie coloniale est pour lui à la fois stagnante et tragique, les ressources sont limitées, les Européens sont aigris par l'isolement et s'abandonnent aux pires instincts qui forment le fond de tout homme : «ils deviennent les tyrans des noirs, les maltraitent, les corrompent, se livrent sans retenue, sans cette préoccupation de l'opinion d'autrui qui, en Europe, empêche ou dissimule mille turpitudes, à la débauche la plus crapuleuse, s'oublie parfois jusqu'à commettre des actes de cruauté et de sadisme à peine croyables, se chamaillent entre eux, au reste poussés par l'ambition, le lucre, et, plus souvent, le simple esprit de tracasserie, et achèvent ainsi de transformer en un enfer cette existence qui, par faute de santé, de confort et de distraction serait, même entre gens unis et honnêtes, déjà un purgatoire...»¹¹.

Après deux ans, c'est-à-dire avec assez d'argent pour payer son voyage, Chardome donne sa démission et s'embarque vers ce paradis que constitue à ses yeux l'Amérique latine. Il y trouvera de vraies amitiés, une plus grande égalité entre les hommes, une nature moins cruelle, la liberté et les espaces dont il avait rêvé.

L'Amérique latine

Je ne sais pourquoi ces solitudes mystérieuses, cet impressionnant silence, ces montagnes qu'on ne voyait plus, ces lignes du branchage, ces volutes du feuillage, qu'on eût dit tracées à l'encre de Chine, me faisaient penser à certaines évocations de Verhaeren, dont un critique du Chili a écrit en parlant de la Cordillère : "Si Verhaeren la voyait !" (L'Excursion à Huepil).

Si loin de la Belgique — plus loin encore qu'à Boma — rien ne lui rappelle son pays. À peine quelques lignes, dans les articles ou les poésies inspirés par son séjour américain, évoquent-elles ses origines et la culture dont il provient. Ce qui surprend, au premier abord, c'est cette volonté de Chardome de plonger dans un monde différent, de se laisser submerger par les coutumes, traditions, impressions et images. En se souvenant, plus tard, des années vécues à Valparaiso, il dira : «Je me demandais si l'inquiétude voyageuse qui toujours m'a chassé à travers le monde allait se réveiller en moi, et me rejeter aux vagues d'autres mers, aux sables d'autres rives, aux pierres d'autres villes ; je me demandais s'il ne valait pas mieux me fixer, pour vivre et pour mourir, sur cette terre instable, qui me séduisait par le grandiose même de ses bouleversements, et où j'avais trouvé un fraternel accueil...»¹².

Émile Chardome passe en Amérique latine neuf ans de sa vie entre avril 1913 et août 1922. Il s'embarque à Dakar et, arrivé à Buenos Aires après un mois de

¹¹ *Lionel* (AML : ML 7174/14), p.10 bis.

¹² «Valparaiso», dans *Revue de l'Amérique latine*, décembre 1931, p.23.

navigation, il quitte le petit bateau de la Compagnie Sud-Atlantique, qui fait de longues escales dans les ports du Brésil et de l'Uruguay. De là, il continue en-train jusqu'à Santiago de Chili. «Un fraternel accueil», dont il se souviendra plus tard, lui est réservé par son ami Maurice Fabry, un Verviétois établi au Chili, qui s'occupe d'une grande propriété agricole appartenant à son oncle. Chardome espère trouver une situation similaire en exerçant sa profession d'agronome. Associé d'abord à ses hôtes, il a l'intention de s'établir progressivement à son propre compte. Mais l'esprit pratique lui faisant cruellement défaut, il n'y réussit pas ; du moins ne se lance-t-il pas à corps perdu dans des aventures suicidaires, possédant heureusement assez d'esprit critique. Lorsqu'il apprend, en 1916, que l'on cherche un exploitant pour une hacienda, il demande à son ami Maurice de l'accompagner pour se laisser guider par ses conseils. Comme tant de fois, le projet de s'établir n'aboutit pas, mais Chardome ne semble pas s'en affliger outre mesure. Du voyage à travers la pampa, qui dure plusieurs jours, il tire un petit récit sur la nature, sur les hommes, sur les transports et sur l'aventure vécue, qui lui donne sans doute une réelle satisfaction, celle qu'il cherche dans ce continent étrange ¹³.

Aventurier sans aventures, Chardome consacre son séjour américain à noter celles des autres. Les crimes, les tremblements de terre, les inondations, les dictateurs, les bandits, les incendies, les superstitions, les tragédies de toutes sortes nourrissent son inspiration et lui dictent le texte le plus dense de cette époque : *Amérique du Sud et Sud-Américains* ¹⁴. Il semble destiné à faire partie des *Anecdotes de ma vie*, pour lesquelles Chardome a préparé d'autres récits qui témoignent d'une certaine unité stylistique, mais qui ne paraîtront jamais.

Curieusement (et malheureusement), l'auteur est absent de ces descriptions de faits divers et des évocations de personnes intéressantes qu'il a rencontrées. On peut attribuer ce fait à sa discrétion ou chercher plus avant dans sa structure psychique, qui l'amène à être tout sauf un écrivain prolifique. À peine nous livrera-t-il l'un ou l'autre élément autobiographique : «Je m'installai moi-même à Valparaiso en 1915, et, sauf une interruption de six mois durant laquelle, successivement, je vagabondai dans le Sud et vécus à Santiago, j'y restai jusqu'en 1922...». Nous saurons, par ailleurs, que Chardome y exerça le métier de professeur de langues à l'École Berlitz et qu'il connut en automne 1917 un grave problème de santé (un infarctus ?), attribué par son hagiographe, Louis Wilmet, à «ses excès d'équitation et de natation»¹⁵, ce qui nous semble difficile à croire. Nous possédons aussi un récit détaillé de son retour en Europe en septembre 1922 à bord du steamer britannique *Orita*, le long des côtes occidentales du continent américain jusqu'au Panama, ensuite par Cuba et l'Espagne jusqu'à La Rochelle, voyage interrompu par de nombreuses escales.

¹³ *L'Excursion à Huepil*, manus. aut. (ML 7167/10).

¹⁴ Manus. aut., 15 doubles f., 29 p. (ML 7167/8).

¹⁵ Dans Louis WILMET, *La Vie aventureuse du grand poète belge Émile Chardome 1879-1954*. Sans éditeur, p.19.

Même si les vraies raisons de son retour en Belgique nous échappent, on doit les attribuer plus à sa nature instable qu'à ses problèmes de santé ou à sa situation matérielle, qui n'est certainement pas brillante mais qui lui assure indubitablement un statut social honorable. Pratiquement tous les articles de Chardome sur l'Amérique latine ont été écrits après 1922. Leur publication s'échelonne sur plusieurs années, et forme un ensemble intéressant quoique hétérogène, où il est question de l'histoire, des mœurs, de la nature et de la société : en 1923, la *Revue de Carlsbourg* publie son «Monteagudo et l'indépendance de l'Amérique Espagnole» et, en janvier 1928, «Le Grand Maréchal d'Ayacucho», consacré à José Antonio de Sucre, l'homme qui a conquis l'indépendance du Pérou et fut l'ami de Bolivar ; dans le numéro de juillet 1925 de la *Revue de l'Amérique latine* publiée à Paris, paraît son «Santiago historique et légendaire (Souvenirs du Chili)» qui est autant la description de la capitale chilienne que l'évocation de ses légendes, dont celle de la terrible meurtrière, la Quintrala ; la même revue publie encore son «Valparaiso» en décembre 1931. Enfin, un article, «Le Chili», est publié par la *Revue Générale*. Il décrit le pays du point de vue historique, sociologique, politique et contient quelques considérations sur la psychologie des habitants, un type de réflexion que Chardome apprécie tout particulièrement.

Tous ces textes ont un trait commun. Quel que soit le sujet abordé, on sent, en filigrane des évocations, une nostalgie de l'auteur. Une nostalgie romantique car, pour Chardome, la littérature est le moyen de rendre présent ce qu'il aime mais ne peut avoir : «Oui, c'est une noble ville, dira-t-il à propos de Santiago, accueillante, généreuse, et moi qui l'ai habitée, qui l'ai chérie, qui l'évoque à présent si loin d'elle, non sans émotions et sans trouble, il me semble que je lui ai laissé, comme à tous les lieux de beauté où m'ont conduit mes vagabondages, un peu du plus intime et du plus ardent de mon être»¹⁶. Ainsi, en le lisant, on peut se demander s'il ne part pas chaque fois dans un autre pays pour pouvoir mieux rêver de celui qu'il a quitté.

Si ces confessions sentimentales sont pratiquement les seuls passages où il parle de lui-même, elles donnent lieu à quelques réflexions personnelles intéressantes : «Aussi, règne-t-il, à Valparaiso en particulier, entre les représentants si nombreux des diverses collectivités immigrées et les habitants d'origine chilienne, une extrême cordialité. L'homme qui traverse les rues affairées de cette métropole entend parler toutes les langues du globe... Les grandes maisons d'importation et d'exportation sont anglaises, allemandes ou appartiennent à des Américains du Nord. Comme partout, les Suisses sont horlogers, les Français parfumeurs. Quant aux Belges, j'en ai connu trois ou quatre à Valparaiso, et lorsque j'arrivai au Chili en 1913, une personne bien informée me dit qu'il y en avait environ quatre-vingts dans tout le Chili. Il est simplement inepte que tant de jeunes gens de ce pays-ci, au terme d'une éducation soignée, n'aient d'autre idéal qu'une carrière administrative qui les maintiendra toute leur vie dans des conditions étroites, monotones et limitées, dans un perpétuel tournoiement sur eux-mêmes à la façon des che-

¹⁶ «Santiago historique et légendaire», dans *Revue de l'Amérique latine*, juillet 1925, pp.8-9.

vaux de manège : ils feraient mieux d'aller, forts de leur jeunesse robuste, de leurs connaissances commerciales, de leur aptitude naturelle aux affaires, tenter la réussite dans ces pays de l'Amérique du Sud où l'argent est encore si facile à gagner, où tant de possibilités s'ouvrent à l'initiative individuelle, où les habitants mêmes s'étonnent de ne pas les voir en plus grand nombre, car les nations sud-américaines connaissent la Belgique mieux que la Belgique ne les connaît, apprécient hautement les capacités pratiques des Belges, leur talent d'organiseurs, leur foncière honnêteté, en outre la guerre a donné à leur patrie une réputation qui séduit ces peuples, bons juges de l'héroïsme et des vertus militaires»¹⁷.

Il faut dire que ces passages-ci font figure d'exception : il est symptomatique que chaque fois qu'il commence à s'exprimer sur un ton plus personnel ou plus insistant, il réécrit ou rature ces parties du texte avant sa publication, comme en témoignent certains manuscrits. Chardome ne se considérait pas comme parnassien pour rien. Il apprécie sa tour d'ivoire jusqu'à imposer le ton le plus neutre à ses évocations.

On peut imaginer qu'il l'impose aussi à sa vie : les dix années passées en Belgique, entre le retour du Chili et le départ en Espagne, ne sont marquées que par de rares événements. Un séjour à Édimbourg de décembre 1922 à mai 1923 consacre l'échec d'une nouvelle tentative de «faire sa vie» ailleurs. On comprend aussi qu'après les tropiques et un pays latin, Chardome ait envie de changer complètement de paysage. En choisissant l'Écosse, il suit sans doute sa passion pour l'histoire et, plus encore, son esprit gothique : les cathédrales et les forteresses l'enchantent, il admire les ruines, éprouve une fascination pour l'esprit chevaleresque et les batailles, il est un lecteur passionné de Walter Scott. Tous ces sujets alimentent sa description d'Édimbourg, — une de «ces villes fantômes que le caprice de l'artiste ou l'imagination du rêveur situe parfois au pays des chimères» —, publiée dans le numéro de juillet 1923 de *Revue de Carlsbourg* ¹⁸. Le bref séjour à Édimbourg redonne à Chardome le goût de la littérature anglaise. Il écrira plusieurs portraits de ses auteurs préférés, de petites esquisses de quatre à cinq pages qui sont restées pour la plupart inédites : Shelley, John Keats, Tennyson, Coleridge, Byron, Rosetti, Browning...

Après ce nouvel échec, suivi d'un nouveau retour en Belgique, Chardome se lie à quelques écrivains, dont Ernest Verlant et Iwan Gilkin, qui lui font connaître l'équipe de *La Revue Belge* récemment créée. Dans le troisième numéro de ce bimensuel (du 15 février 1924), il publie ses *Sonnets wagnériens* et signe quelques notices consacrées à des peintres belges, notes de lecture ou traductions de l'anglais. Si Pierre Goemaere assume la gestion de la revue à ses débuts, le nom d'Émile Chardome y figure à partir de novembre 1925 en tant que secrétaire de rédaction. Il semble conserver cet emploi pendant quatre ans, puisqu'à partir de 1929, il est remplacé par Marcel Lobet ¹⁹. En dehors de quelques voyages

¹⁷ *Le Chili*, tiré à part de la *Revue Générale* (ML 7167/1)

¹⁸ *Édimbourg*, pp.82-94

¹⁹ Voir à ce sujet un intéressant manuscrit de 19 pages d'Émile Chardome, intitulé *Écrivains et Revues* (AML : ML 7172/24).

en France et en Italie, il vit à Bruxelles, où il donne des leçons de français à des membres de la colonie latino-américaine.

L'Espagne

Deux des choses dont j'ai le plus impérieux besoin en ce monde : solitude et beauté (À Barcelone).

En septembre 1932, sans avoir consulté sa famille qui ne comprend rien à sa fièvre d'évasion et qui l'avait déjà empêché de partir quelques années auparavant à Venise où il espérait obtenir un poste à l'École Berlitz, Chardome, âgé alors de 53 ans, se met en route vers Barcelone. Il a été probablement informé par ses amis colombiens²⁰, qui quittent Bruxelles peu auparavant, de la possibilité d'y donner des cours de français. Nous possédons un récit manuscrit inédit intitulé *À Barcelone*²¹, qui est une sorte de relation sur les quatre années passées en Espagne, et quelques articles publiés dans *La Revue Belge* en 1936 et 1937, dans lesquels les souvenirs se confondent avec des considérations politiques sur le pays en guerre civile.

Malgré son retour précipité en Belgique dès le début du conflit, le séjour de Chardome à Barcelone compte sans doute parmi les évasions qui lui ont procuré le plus grand bonheur. Davantage sur le plan personnel que sur le plan professionnel, puisqu'il se plaindra du niveau de l'Académie où il donne des cours : «C'était une drôle d'Académie. On appelle ainsi à Barcelone des établissements privés où l'on donne des leçons à des prix très bas. On paie les professeurs en conséquence. Mais on n'exige pas qu'il se surmènent. Je passais pour être le seul professeur qui aimât son métier, s'intéressât aux élèves et se souciait de leur progrès et peut-être c'était vrai. On n'attache pas en Espagne une importance capitale aux études. Ainsi la proportion d'illettrés y est-elle énorme. Il arrivait, à mon "académie", que trois professeurs enseignent simultanément dans la même classe, chacun sa branche. Il arrivait qu'on entassât dans un même groupe, malgré mes réclamations, des enfants ou adultes qui parlaient déjà couramment le français, et d'autres qui n'en savaient pas un mot... Je donnais aussi des leçons pour mon compte et fréquentais à Barcelone des familles américaines (des colombiens) que j'avais connues à Bruxelles» (AB, p.3). La satisfaction vient — cela résonne en sourdine tout au long du récit consacré à la ville — du sentiment de liberté que Chardome y éprouve, du contact avec une population de gens sympathiques et curieux qu'il observe, analyse et scrute, du plaisir des flâneries sous les palmiers des parcs ou les arcades des places, de l'horizon qui s'ouvre devant lui lors d'une promenade dans le port, du soleil qui fait brûler le pavé de Las Ramblas, bref de tout ce qui est différent, et aussi différent que possible, du milieu qui était le sien dans la Belgique des Ardennes, et qui l'éloigne de sa famille.

²⁰ Parmi eux, Chardome rappelle ailleurs le souvenir de l'historien et poète colombien Alberto Carvajal, dont il a traduit quelques pages dans *La Revue Belge*.

²¹ *À Barcelone*, manus. inédit (AML : ML 7168/5), 23 f. Nous y renvoyons par l'abréviation AB.

Après la jungle africaine, après la pampa et les Andes américaines, Chardome découvre ainsi le troisième exotisme de sa vie : l'exotisme urbain. Des pages et des pages sont consacrées dans les notes et récits de sa période espagnole au charme des lieux, aux « Ramblas animées et effervescentes », au cloître (près de la cathédrale), « un des lieux où j'aurais le plus intensément vécu », aux azulejos dans le « fameux Patio des Orangers » au Palais de la Généralité... Mais si ces décors suscitent en lui un enchantement durable, ils ne sont que le cadre d'un nouveau centre d'intérêt : les hommes, avec leurs habitudes, entraînés irrésistiblement dans le tourbillon des événements politiques qu'ils déclenchent ou qu'ils subissent. Par analogie avec la beauté des paysages et des villes qu'il visitera ²², Chardome fait preuve d'une grande indulgence envers les Espagnols : « L'Espagne est un des rares pays où le peuple n'a rien de populacier, le contact des masses rien de désagréable ou d'offensant. On peut, en Espagne, parler de classe pauvre, non de basse classe. Même au plus fort des guerres civiles, j'ai vu des hommes capables de tous les crimes garder, dans leurs manières, une certaine urbanité » (AB, p.7). À le lire, on le croirait démocrate, voire « sympathisant » de la révolution. Il n'en est rien et ses prises de position idéologiques méritent quelques remarques.

Conservateur et catholique fervent, Chardome est attentif aux événements politiques et ne cache pas ses opinions qui évoluent à peine au cours des années cruciales 1933-1936 ²³. L'agitation est quasiment permanente au-delà des dates que retiendra l'histoire. On ne peut être que perplexe devant la désinvolture avec laquelle il les commente : « Un dimanche soir — c'était, sauf erreur, en janvier 1933 — comme j'achevais le dîner dans la salle à manger donnant sur la place, je m'aperçus tout à coup que cette salle devenait le théâtre d'un violent remue-ménage. Les gens couraient dans toutes les directions. On soulevait et déplaçait précipitamment des tables. Mon impression fut qu'on avait constaté la présence d'une souris et qu'on la poursuivait. L'occurrence m'importait peu. Je montai à ma chambre. Arrivé au palier, j'entendis un bruit de fusillade. "Que se passe-t-

²² En août 1934, il fera une excursion à Madrid et à Tolède.

²³ On se souvient encore de leurs moments-clés : depuis 1931, l'Espagne est gouvernée par une coalition dont la plupart des ministres appartiennent aux formations de gauche. À Barcelone, le colonel Macià proclame l'autonomie de la Catalogne. La constitution de 1933 est démocratique (légalisation du divorce), anticléricale (les Jésuites sont expulsés), antimilitariste (les effectifs de l'armée seront radicalement réduits) et ouvre la voie à la politique séparatiste en Galicie et au Pays basque. Pour faire face à cette politique, les partis de droite se mobilisent et gagnent les élections de 1933. Cela provoque une insurrection à Barcelone (proclamation de l'État catalan par Companys, successeur de Macià) et dans les Asturies, qui sera vite matée par l'armée. Cependant, trois ans plus tard, les partis de gauche, rassemblés dans le Front populaire, et la droite doivent partager la victoire aux nouvelles élections. Les socialistes préfèrent rester dans l'opposition, l'atmosphère politique se tend et des violences éclatent. Lorsque le chef de l'opposition, Calvo Sotelo, est assassiné, les militaires donnent le signal du coup d'État. La guerre civile divise l'Espagne en deux moitiés, sur une ligne qui descend du Nord au Sud : les « nationalistes » menés par le général Franco occupent rapidement les régions à l'Ouest de Saragosse, Madrid et Grenade, les « républicains » se maintiennent dans la Nouvelle Castille et surtout en Catalogne, avant de perdre définitivement la guerre en mars 1939.

il ?" demandai-je. — "Quoi ? Vous ne n'en savez rien ? C'est la révolution !" Je ne m'en émus pas autrement, me couchai de bonne heure comme j'en avais l'habitude à cette époque, et commençai, au fracas de plus en plus distinct des détonations, la lecture d'un roman anglais, tout en faisant réflexion sur le singulier illogisme avec lequel un homme se plonge dans le récit de péripéties imaginaires au moment même où de véritables et tragiques péripéties se déroulent autour de lui» (AB, p.4).

La proclamation de l'indépendance de la Catalogne en octobre 1934 donne lieu à des combats autour du Palais de la Généralité, que Chardome décrit avec le même détachement qu'éprouve un spectateur au cinéma : «Des émeutiers réfugiés sur notre toit furent, me dit-on, abattus à coup de feu... J'avais une course pressante à faire à l'autre bout de la ville et je la fis. Au retour, comme je traversais vers midi l'immense Plaza de Cataluna, une brusque fusillade éclata soudain. Comme par enchantement, la place aussitôt se trouva déserte. Les rideaux de fer tombèrent précipitamment devant les portes et vitrines des magasins, et j'eus l'impressionnante sensation d'une totale solitude au milieu d'une ville illimitée, sur laquelle planait la mort... Le plus épais de la bataille était précisément entre mon logis et moi» (AB, p.8).

L'un des paradoxes, et non le moindre, de l'attachement de Chardome à sa nouvelle vie, ressort de la suite de ces descriptions : «L'agitation était continuelle, et tout faisait prévoir des événements terribles. État d'alerte, état d'alarme, état de guerre, se succédaient sans relâche. Seul, l'état normal devenait l'exception. Et pourtant, malgré la suspension, proclamée bien haut, des "garanties constitutionnelles", il y avait, pour quiconque ne s'occupait pas de politique et n'affectait pas d'allures suspectes, beaucoup plus de liberté individuelle et privée que je n'en ai jamais eu en Belgique» (AB, p.10).

Cette opposition fondamentale que Chardome ressent entre la Belgique et l'Espagne revient plusieurs fois dans ses réflexions : «L'Espagne est pays de tolérance. Quelle différence avec la continuelle contrainte sous laquelle une manie de discipline, que les gens du Nord ont dans le sang, les oblige à vivre !» (AB, p.5).

Des promenades, des rencontres, quelques rares amitiés notamment avec des Sud-Américains, des cours qu'il donne à des jeunes filles de «familles distinguées», semblent donc procurer à Chardome, malgré l'atmosphère politique passionnée, un sentiment de bonheur qui dure jusqu'à juillet 1936. C'est ce qu'il met en évidence dans son article «Ce que j'ai vu à Barcelone», publié après son retour en Belgique : «C'était une belle, bonne, allègre et douce chose que la vie à Barcelone avant les événements qui viennent de l'ensanglanter...»²⁴. Malgré son désintéret apparent pour la politique, Chardome ne cache nullement ses sympathies pour la droite et la monarchie, et reproche aux insurgés notamment leur comportement anticlérical. Le soulèvement du 18 juillet 1936 lui inspire une condamnation sans réserves des républicains, qu'il assimile aux rebelles. Plusieurs réflexions vont dans ce sens. Il nous semble important de le souligner car cette

²⁴ «Ce que j'ai vu à Barcelone», dans *La Revue Belge*, 1937, pp.396-401.

prise de position va à l'encontre de celles qui ont été défendues par un grand nombre d'intellectuels européens progressistes.

Chardome, en effet, ne laisse planer aucune ambiguïté sur ses sympathies : «Les honnêtes gens, devant la prépondérante croissance des éléments perturbateurs, s'effrayèrent et virent l'avenir en noir. L'utopie communiste séduisait même une partie de la bourgeoisie... Les gamins et gaminnes de douze à quinze ans, et en général très gentils, qui formaient un autre groupe [à l'Académie], se saluaient à l'arrivée, du salut fasciste, ce qui m'amusait. — "Vous faites de la politique?" leur disais-je en souriant. — "Certainement !" me répondaient-ils avec fierté. Cette politique me plaisait beaucoup plus que l'autre, car ce salut était alors à Barcelone le signe de ralliement des partis traditionalistes» (AB, p.10).

Ses opinions se radicalisent encore au fur et à mesure que la situation se tend et, dès le début de la guerre civile en juillet 1936, s'expriment à travers une sémantique venimeuse : «L'État soviétique de Catalogne, monstrueux et vénénéux champignon rouge, poussé dans la funeste nuit du 19 au 20 juillet 1936, n'empoisonnera pas longtemps les rivages de la Méditerranée»²⁵. Ou ailleurs : «Ce fut la première fois depuis mon arrivée à Barcelone que la canaille restera victorieuse. Et quelle monstrueuse victoire !» (AB, p.14). Dans cette rhétorique enflammée, les républicains sont «la plèbe» et «les rouges», qui incendient, pillent, tuent, démolissent les églises et fusillent les fabricants «como moscas».

La guerre civile en Espagne, qui constituait depuis 1936 une sorte d'examen de conscience pour les hommes capables d'une réflexion politique, a créé chez beaucoup d'entre eux un mythe des «bons» républicains et des «mauvais» nationalistes. En réalité, on l'imagine, les «bons» ne se comportaient guère mieux que les «mauvais», et les descriptions de Chardome, aussi subjectives soient-elles, en donnent des exemples probants. On peut aussi douter, à la lumière de l'effondrement du communisme, que les républicains aient été capables d'instaurer un régime juste et démocratique qui eût résisté aux luttes intestines des parties unies par le même combat. Néanmoins, ces événements ne peuvent pas être détachés de leur contexte, de la montée du fascisme en Europe et de l'engagement direct de l'Allemagne et de l'Italie aux côtés des franquistes. D'autre part, le camp républicain, malgré l'aide de l'Union soviétique, ne peut être simplement assimilé aux «communistes», puisqu'en ont fait partie aussi bien les anarchistes que des démocrates antifascistes. Il s'agissait, à l'époque, du moins pour ceux qui ont formé les brigades internationales, d'une lutte hautement symbolique contre les valeurs défendues par l'extrême-droite et dont la victoire ne pouvait aboutir qu'à l'instauration d'un nouveau régime fasciste en Europe. Cette victoire survient d'ailleurs au moment même où Hitler occupe la Tchécoslovaquie et cinq mois avant le début de la Seconde guerre mondiale.

Chardome choisit le camp des futurs vainqueurs. Peu importe qu'il ne soit ni seul, ni engagé sur place. Il relate, en écrivain, sa vision dans quatre articles de *La*

²⁵ «La Catalogne», dans *La Revue Belge*, 1er janvier 1937, p.57.

Revue Belge ²⁶ qui, de ce fait, choisit aussi son camp. Chardome engage sa responsabilité d'écrivain et doit être jugé comme tel. Seule sa sincérité l'honore car la question de son choix ne se pose pas en termes de peur, d'opportunisme, voire d'intelligence puisqu'il est motivé essentiellement par son catholicisme. «J'eusse infiniment préféré rester en Espagne», dira-t-il, «et j'y serais resté si les nationalistes avaient gagné la partie à Barcelone comme ils la gagnèrent à Séville et ailleurs. J'ai toujours eu un certain goût du risque, et le "pam-pam-pam" des mitrailleuses accompagnait sans m'effarer ma veille ou mon sommeil, mais il m'était impossible de résider plus longtemps dans une ville où il n'y avait plus ni religion ni culte» (AB, p.17).

La difficulté de quitter le pays, en août, tient plus à des raisons affectives qu'au désordre général qui règne en Catalogne. Après avoir réussi à passer la frontière, Chardome flâne encore quelques semaines dans le Sud de la France, comme s'il avait du mal à quitter la région méditerranéenne, avant de remonter, sans plaisir, vers la Belgique : «Si du moins je m'étais élané vers des visions nouvelles ! Mais je n'avais d'autre perspective que le milieu maussade et tracassier d'où je m'étais évadé quatre ans plus tôt et auquel j'avais cru échapper pour toujours» (AB, p.19).

Le séjour espagnol de Chardome aura un épilogue deux mois plus tard. Un ami de Carlsbourg, le commandant Gaston Robert, lui propose de l'accompagner à Tolède pour interviewer les combattants de l'Alcazar. Les deux hommes se rendent à Hendaye où ils seront rejoints par un «député au parlement belge». Suivent des négociations avec les autorités espagnoles qui durent plusieurs jours mais qui n'aboutissent pas : la frontière demeure fermée ; avant de rebrousser chemin, Chardome recueille du moins les témoignages de quelques fugitifs. Seuls l'intéressent ceux qui fuient les «zones rouges» : «Des autos portant de petits drapeaux aux couleurs nationalistes, rouge et or, et généralement conduites par des femmes, passaient incessamment d'Espagne en France» (AB, p.22). Mais ils rencontrent aussi ceux qui vont combattre en Espagne du côté de Franco : «Des jeunes gens, fiers, souriants, tête haute, rentraient de France en Espagne, en poussant le sublime cri de ralliement : "Viva Cristo Rey !" Nous causâmes là avec un jeune Allemand, catholique fervent, qui ayant, à Barcelone, aidé des proscrits à fuir de cette ville, avait été dénoncé par des communistes allemands complices des rouges de Catalogne, emprisonné, puis remis en liberté. Il cherchait maintenant à pénétrer en Espagne nationaliste par l'intercession de ces proscrits qu'il avait sauvés. Depuis quelques jours il attendait cette autorisation. Plus heureux que nous, il l'obtint. Lui aussi comptait écrire, et renseigner l'opinion publique allemande sur les événements d'Espagne...» (AB, p.22).

On ne peut pas s'empêcher de voir, dans ce dernier voyage important entrepris par Émile Chardome, la métaphore de sa vie. Il ne peut aller jusqu'au bout,

²⁶ «Grandeur et misère de l'Espagne», dans *La Revue Belge*, 15 décembre 1936, pp.509-519 ; «La Catalogne», *idem*, 1er janvier 1937, pp.49-57 ; «Au Musée du Prado», *idem*, pp.214-221 ; «Ce que j'ai vu à Barcelone», *idem*, pp.396-401.

la frontière l'arrête. À la place des entretiens avec les «héros de l'Alcazar», il ramène un récit sur les fuyards. Mais, à peine était-il revenu d'Espagne, qu'il cherchait déjà le moyen d'y retourner.

Le retour impossible est un autre raccourci de son existence : installé depuis 1936 dans les Ardennes, il reste pendant presque vingt ans attaché à l'idée d'aller s'établir définitivement au Chili ou en Irlande. Mais il doit se contenter de quelques brefs voyages touristiques en Italie, en France, en Suisse et en Hollande. La guerre, sa santé et sa situation matérielle précaire l'obligent à «s'immobiliser et s'agiter comme un hanneton sur le dos» (AB, p.23) chez lui, à Saint-Hubert d'abord, puis à Liège, ensuite à Grune et, depuis la fin de la guerre, à nouveau à Liège.

Il y passe les dernières années de sa vie à écrire l'histoire du collège de Carlsbourg, l'établissement dont il est issu, et entretient une correspondance avec son directeur, le Frère Émile, et quelques amis, dont Louis Anthenuis, Pierre Goemare ou Louis Wilmet.

Impressionnés par son mutisme hautain qu'ils assimilent à la modestie d'un génie, ils lui rendent un mauvais service en clamant l'importance d'une œuvre qui en est dépourvue. Car le meilleur Chardome est là où on ne le cherche pas : dans ses qualités humaines bien plus que dans ses opinions, et dans ses petites esquisses des pays lointains plus que dans sa poésie.